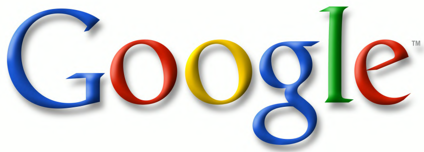
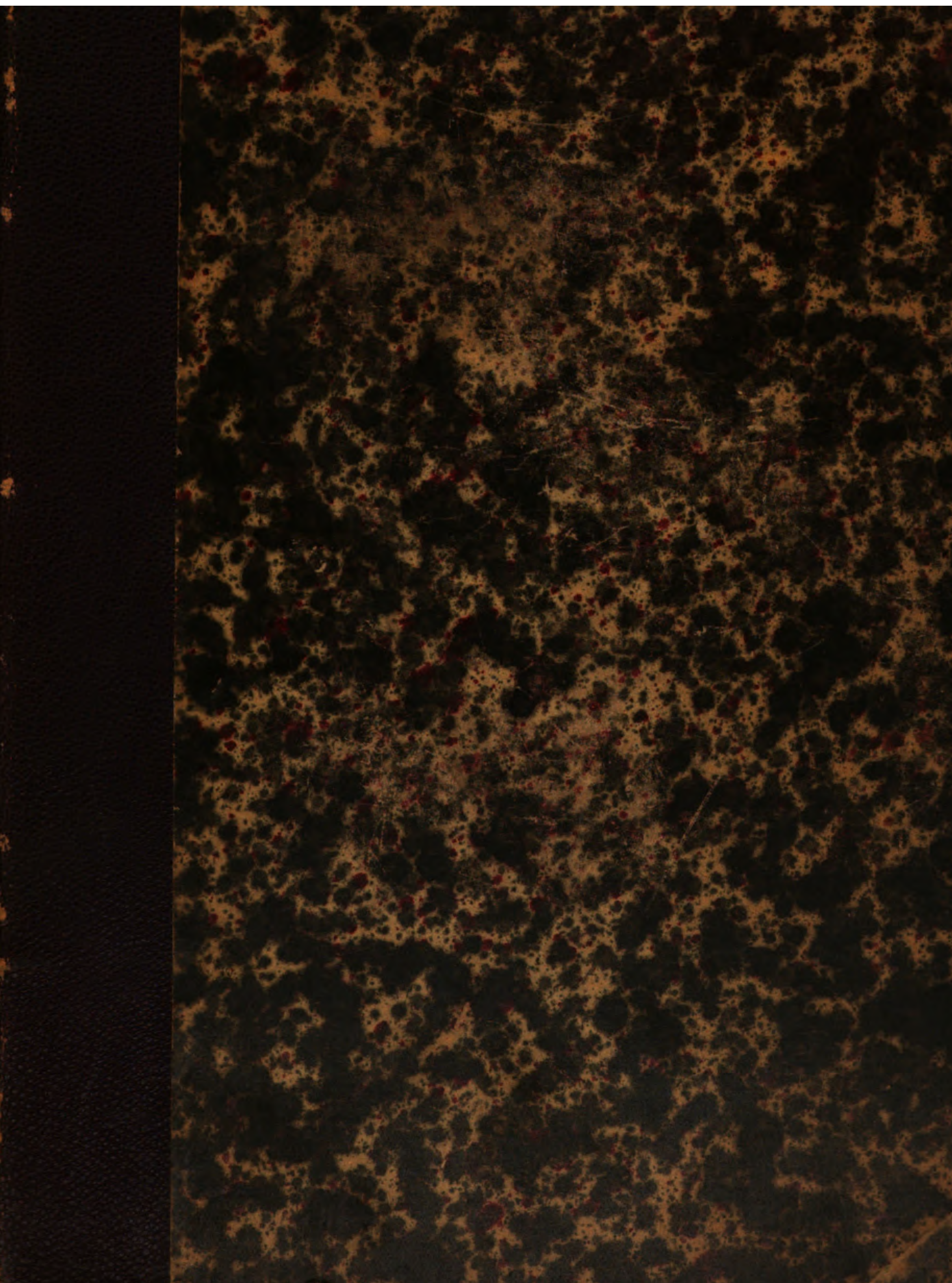




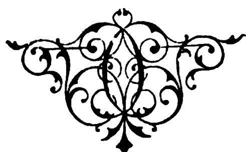


ÉTUDES AFRICAINES ET COLONIALES

LA PENTAPOLE CYRÉNÉENNE ET LA COLONISATION

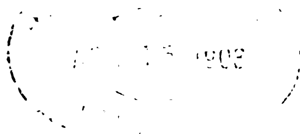
Par A. RAINAUD

Professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres.



PARIS
LIBRAIRIE AFRICAINE ET COLONIALE
JOSEPH ANDRÉ ET Cie
27, Rue Bonaparte, 27.

1895



Hayes Fund

ÉTUDES AFRICAINES ET COLONIALES

LA PENTAPOLE CYRÉNÉENNE

ET LA COLONISATION

La Cyrénaïque (1), ainsi appelée du nom illustre de la ville de Cyrène, est une partie de la Tripolitaine et correspond au pays actuel de Barka (2). Dans l'antiquité, ce nom de Cyrénaïque désignait tantôt l'ensemble du pays de Barka, du fond de la grande Syrte au golfe de Soloum (19° à 25° est Greenwich environ) et des rivages de la Méditerranée au groupe des oasis d'Audjila et de Djalo (29° à 33° de latit. environ), — tantôt, dans une acception plus restreinte, le plateau de forme ovale assez régulière qui occupe à peu près l'espace compris entre le 32° et le 33° de latitude nord. Ce plateau montueux, accidenté, d'une longueur moyenne de 180 à 190 kilomètres (de l'est à l'ouest), d'une largeur de 110 à 125 kilomètres (du nord au

(1) Comme il m'est impossible de traiter dans le cours de ce mémoire un grand nombre de questions qui se rapportent à la géographie comparée de la Pentapole cyrénéenne, je me permettrai de renvoyer le lecteur à ma thèse latine récemment publiée : *Quid de natura et fructibus Cyrenaicæ Pentapolis antiqua monumenta cum recentioribus collata nobis tradiderint*, in-8, 1894, 138 pp. avec carte, Paris, A. Colin édit.

(2) En arabe le mot Barka possède plusieurs sens. Tantôt il indique un *lieu pierreux* (« hamada » du désert libyque), tantôt au contraire il a le sens de *béni*, *excellent* (fertilité de la Pentapole). Il signifie aussi parfois *orage* (allusion aux tempêtes du désert de Libye). — D'autre part il est probable que ce nom est un nom libyen, bien antérieur à l'arrivée des Grecs dans le pays, et qui s'est conservé sans altération jusqu'à nos jours. La ville de *Barcé* (auj. Merdj) fut la première capitale du plateau.

sud) et d'une superficie totale d'environ 21 à 22.000 kilomètres carrés, formait avec le littoral adjacent la Pentapole cyrénéenne, la région des cinq grandes villes de la Cyrénaïque : dans l'intérieur *Cyrène*, aujourd'hui Qrennah, — sur la côte *Apollonie*, aujourd'hui Marsa Sousa, *Ptolémaïs*, aujourd'hui Tolmetta, *Teucheira*, aujourd'hui Tokra, et *Bérénice*, aujourd'hui Benghazy. L'examen de cette région sera l'objet de ce travail. La Pentapole est, en effet, de toutes les parties de l'ancienne Cyrénaïque celle dont l'étude offre le plus d'intérêt à l'historien, à l'archéologue, au géographe; c'est aussi celle qui doit de préférence attirer l'attention des colons par les avantages naturels qu'elle présente, son heureuse situation, la richesse de son sol, son climat tempéré et la variété de ses produits.

*
* *

Le plateau cyrénéen s'ouvre largement par trois côtés : au nord, à l'ouest et à l'est, sur une vaste mer, la Méditerranée, un des grands chemins de la colonisation européenne. Entre les promontoires avancés de la Pentapole et les rivages méridionaux de l'île de Crète il n'y a pas 300 kilomètres de distance. De Derna à Alexandrie et de Benghazy à Malte, on compte environ 600 à 700 kilomètres; c'est moins que la distance de Marseille à Alger (750 à 800 kil.). Benghazy et Derna pourraient donc être facilement reliées aux grands ports de la Méditerranée. Aujourd'hui cette rive tripolitaine, à l'est de Tripoli, reste presque complètement négligée, et cet abandon séculaire laisserait à penser que les marins n'ont pas réussi encore à se délivrer entièrement de la terreur inquiète qu'inspiraient aux anciens les redoutables dangers des Syrtes. Cette longue côte de Tripoli à Alexandrie, blanchâtre, presque déserte, où le voyageur ne rencontre guère que des nomades avides et cruels, a toujours effrayé les gens de mer par son sol aride et ses nombreux écueils. Elle n'est pas cependant dépourvue de toute ressource. Presqu'île montagneuse et

fertile, la Pentapole cyrénéenne offre aux navires l'abri de ses rades et de ses ports et aux équipages toute facilité pour renouveler leurs vivres. Sans doute la plupart de ces ports sont de peu d'étendue; plusieurs sont d'entrée difficile; beaucoup manquent de profondeur. Mais ce sont là des imperfections que l'industrie humaine peut corriger. De l'avis des explorateurs, les travaux d'art nécessaires ne seraient ni bien difficiles ni bien coûteux. A Benghazy, principal centre de commerce de la région, il faudrait construire deux digues pour abriter contre les coups de vent les navires qui doivent rester en rade à quelque distance du littoral (1). L'une de ces digues, longue d'environ 400 mètres, prolongerait la pointe de Giuliana; l'autre, moins étendue, aurait son point de départ à la citadelle (2). A peu de frais on pourrait ainsi y créer un bon port (3). — Derna, bien moins importante que Benghazy, n'a qu'une rade ouverte où les navires mouillent rarement, et seulement pendant l'été. L'hiver ils se réfugient dans le golfe de Bomba. Mais là encore il serait facile d'améliorer l'œuvre de la nature. L'anse intérieure utilisée par le cabotage pourrait être transformée en bon port; la rade elle-même, protégée par une digue de 200 mètres au moins, deviendrait sûre (4). — Marsa Sousa, l'ancienne *Apollonie*, le port de Cyrène, le port « sauveur » (Σώζουσα), aujourd'hui encombré par des éboulements, pourrait à la suite de travaux appropriés mériter de nouveau son ancienne réputation (5). — Les autres ports indiqués par Scylax, par l'auteur du *Stadiasme de la grande mer*, par les portulans, etc., ne sont

(1) L'entrée du port, — petit canal entouré d'écueils, — n'est praticable qu'aux navires dont le tirant d'eau est inférieur à deux mètres.

(2) Bottiglia, *Esploratore*, vol. V (1881), p. 277-280. M. Mamoli (*Esplorazione commerciale*, II (1887), p. 138-142) propose la construction de deux digues, longues chacune d'environ 600 mètres.

(3) Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien*, vol. I, p. 126.

(4) Haimann, *Cirenaica*, in-8, 1882, p. 80; Mamoli, *Esploratore*, V (1881), carte 5.

(5) Λιμὴν πάνορμος (Scylax, § 108).

que des ports de caboteurs où ne peuvent pénétrer nos grands bâtiments de commerce. Il faut faire cependant une exception pour Mersa Ras el Halal, l'ancien *Naustathmos*, port vaste et commode, protégé par des rochers, qui offre un abri très sûr, même pour les vaisseaux de fort tonnage (1). — Plus digne encore de fixer l'attention, le golfe de Bomba renferme un port vaste, sûr et très profond. En suivant un petit chenal, les navires pourraient au besoin aller à quai (2). En 1808 la flotte française de l'amiral Gantheaume y trouva un abri. Au jugement de G. Rohlfs, Bomba serait le meilleur port de guerre de toute la côte septentrionale d'Afrique (3). Ce n'est donc pas sans raison qu'il y a trente ans Ch.-Ed. Guys signalait déjà au gouvernement français l'importance de cette station sur la route du canal de Suez (4). — L'abri de Tobrouq, situé à quelque distance de là dans la direction de l'est, ne le cède en rien à celui de Bomba. C'est, de l'avis de Schweinfurth qui le visita en 1883, un excellent port, vaste et sûr, protégé par un promontoire rocheux et par le rebord du plateau de la Marmarique contre tous les vents, sauf contre les vents d'est qui sont heureusement les plus rares dans ces parages. Entre des mains énergiques le port de Tobrouq vaut le port de Malte. Ailleurs Schweinfurth le déclare aussi sûr que Bizerte (5). Ajoutons enfin que ce port, si favorisé par la nature, est en même temps un port assez profond. L'Italien Mamoli, qui put y pénétrer en 1883, trouva une profondeur de 8 mètres au point où il accosta (6). — En résumé Bomba et Tobrouq, l'un

(1) Archiduc SALVATOR, *Yacht-Reise in den Syrten*, in-4°, 1874, p. 24.
(2) WIET, *Bull. Soc. géogr. Paris*, nov.-déc. 1870, p. 190.
(3) *Unsere Zeit*, 1880, n° VII, p. 38.
(4) *Notice sur les îles de Bomba et Plate, le golfe de Bomba et ses environs, avec la relation d'un voyage sur la côte de l'est et celle de l'ouest de la Régence tripolitaine*, 1863, in-8, 56 pp.
(5) *C. R. Soc. géogr. Paris*, 1883, p. 485; *Esploratore*, VII (1883), p. 211.
(6) *Esploratore*, VII (1883), p. 163-169. Malheureusement l'attitude menaçante des Bédouins ne permit pas à M. Mamoli de séjourner à Tobrouq.

et l'autre peu éloignés de la Pentapole cyrénéenne dont ils forment en quelque sorte le prolongement, sont d'excellents ports naturels, les meilleurs peut-être de l'Afrique du Nord, praticables en tout temps aux navires de commerce et capables même d'abriter au besoin une flotte de guerre.

Mais ce n'est pas seulement en raison de leur proximité des côtes européennes et de leur importance comme points de refuge que les ports de la Cyrénaïque doivent attirer l'attention des économistes et des géographes ; ces ports ont aussi par eux-mêmes une réelle valeur commerciale. Non pas assurément que la Cyrénaïque soit pour le moment un marché de grande importance. Dans son état actuel le pays est faiblement peuplé (1), et de plus il est pauvre. Cette pauvreté n'est pas, il est vrai, un mal sans remède. Comme la plupart des pays exclusivement agricoles et presque complètement privés de débouchés commerciaux, la Cyrénaïque est pauvre non parce qu'elle manque d'éléments de richesse, mais parce qu'elle ne peut retirer un profit suffisant de ses richesses naturelles. Quand l'année est bonne, les produits agricoles, l'unique ressource du pays, sont à trop bas prix; quand l'année est mauvaise, ils sont trop chers. Or l'établissement de relations commerciales plus importantes entre l'Europe et la Cyrénaïque améliorerait sans doute dans une certaine mesure cette situation économique si malheureuse. S'il y avait un plus grand nombre d'acheteurs, les produits agricoles se vendraient mieux dans les années d'abondance; s'il y avait un plus grand nombre de vendeurs, ils seraient à meilleur marché dans les années de disette. La concurrence commer-

(1) Sur ce point, les évaluations varient suivant les auteurs. L'absence de tout recensement officiel ne permet guère en effet de déterminer avec quelque précision le chiffre de la population d'un pays où de plus l'élément nomade joue un grand rôle. Nous admettrons à titre provisoire le chiffre donné par Rohlfs : 300.000 habitants (*Unsere Zeit*, 1880, n° VII, p. 35). M. Camperio compte 4 habitants par fusil et arrive ainsi au chiffre de 246.000 habitants. Quoi qu'il en soit, c'est une bien faible population pour une surface de 21 à 22.000 kilomètres carrés.

ciale est par le fait trop limitée. De là l'irrégularité des prix, les progrès excessifs de l'usure, et, ce qui en résulte nécessairement, le peu de sécurité que présentent aujourd'hui les opérations de commerce sur les places de Derna et de Benghazy. A tous ces maux qui sont réels et d'une gravité incontestable il y a un remède : le développement du commerce européen dans les ports de la Cyrénaïque.

Si par elle-même la Pentapole n'est pas encore un marché de grande importance, elle ouvre du moins une route de commerce par laquelle les Européens pourraient pénétrer dans l'Afrique intérieure. L'histoire nous fournit sur ce point de bons enseignements que nous pouvons rappeler avec quelque profit. Dans l'antiquité, on le sait, les villes de la Pentapole furent célèbres par leurs richesses. A Cyrène surtout, le luxe, sous toutes ses formes, semble avoir atteint des proportions extraordinaires. Telle était la corruption produite par ce luxe effréné que Platon, le grand philosophe, refusa de donner des lois aux Cyrénéens (1). Luxe d'équipages, luxe de bijoux et de pierres précieuses, luxe de table, tout dénotait chez une bonne partie de la population grecque de cette ville une richesse considérable. Pollux, Athénée, d'autres écrivains encore, nous ont conservé plusieurs traits caractéristiques à ce sujet. C'est à ce luxe et à la mollesse qui en résultait naturellement qu'il faut attribuer le succès de la philosophie voluptueuse d'Aristippe de Cyrène. Or le commerce devait entrer sans doute pour une bonne part dans la formation de ces grosses fortunes. L'or, les pierres précieuses, l'ivoire, les plumes d'autruche, les esclaves noirs n'étaient pas des produits de la Cyrénaïque. C'est de l'Afrique intérieure, du pays des Garamantes et de régions plus éloignées encore que les Cyrénéens tiraient ces marchandises de grand prix. Cyrène détournait alors à son profit une part notable du commerce transsaharien qui, depuis, s'est déplacé dans la direction de

(1) Elifn, *Hist. var.*, XII, 30.

l'ouest. Il resta néanmoins quelques traces de ce commerce passé, et la route de Benghazy au Wadaï par les oasis d'Audjila-Djalo et de Koufra n'a jamais été complètement abandonnée. De temps immémorial, les Modjabra de Djalo, les grands « caravaniers » du désert libyque, organisent des convois pour le Wadaï; parfois même ils se sont avancés à l'ouest et au sud jusqu'à Kano et Sokoto. Ces relations de commerce, interrompues quelque temps (1855-1870) à la suite de difficultés politiques, ont été reprises depuis, grâce à l'intervention toute puissante du chef des Snoussi.

Qu'elles viennent de Tripoli ou de Benghazy, les caravanes de la côte à destination du Wadaï parcourent en général l'itinéraire suivant (1) :

De Benghazy à l'oasis d'Audjila,	7 jours.	La route est assez bonne; 4 puits fournissent de l'eau.
D'Audjila à Djalo	1 »	Bonne route.
De Djalo à Taïserbo	8 »	Traversée de « hamada »; 7 jours sans eau; 4 puits à Taïserbo.
De Taïserbo à Koufra.	4 »	Repos à Koufra.
De Koufra à Wadjanga. . . .	18 »	Traversée de hamada; 9 j. sans eau.
De Wadjanga à Aradha	16 »	Aradha est un centre de commerce fort important.
D'Aradha à Wara et Abesche. .	3 »	

TOTAL : 57 jours, soit environ deux mois de voyage pour le trajet de Benghazy à la capitale du

(1) Les renseignements que nous donnons ici sont empruntés au rapport d'un guide de caravane publié par Camperio dans l'*Esploratore*, IV (1880), p. 313-317.

Wadaï. A Abesche, résidence du sultan, les caravanes séjournent plusieurs mois pour acheter des marchandises soudaniennes apportées par d'autres convois. En somme, le voyage complet, aller, séjour et retour, n'exige pas moins d'une année. Ces grandes caravanes comprennent plusieurs centaines de chameaux qui portent une charge moyenne de 150 kilogrammes. — Les marchandises transportées au Wadaï sont des marchandises européennes : des cotonnades aux couleurs voyantes, du thé, du sucre, des objets manufacturés, le tout en grande partie de provenance anglaise. A Aradha, les caravanes trouvent à acheter des plumes d'autruche et des esclaves qui viennent pour la plupart du Baghirmi. A Wara comme à Abesche, on ne se livre guère à d'autre commerce qu'au commerce des esclaves. Les esclaves, tel est en effet le principal objet d'échange sur les marchés de l'Afrique intérieure. Ce honteux trafic s'exerce encore, dit-on,— avec quelque mystère il est vrai, — dans les ports de la Cyrénaïque (1). Que nos explorateurs et nos savants s'efforcent de découvrir dans ces vastes régions encore si peu connues quelques produits précieux dont l'industrie européenne puisse tirer profit. Là se trouve, croyons-nous, la solution pratique du redoutable problème de la suppression de la traite des noirs. Dès que la marchandise humaine ne sera plus celle qui rapportera les plus gros bénéfices, la traite sera, sinon supprimée, — il faudrait pour cela supprimer l'islam lui-même, — mais du moins singulièrement restreinte (2). En ce qui concerne la Cyrénaïque, il serait facile, à ce qu'il semble, de faire disparaître entièrement de ce pays le commerce des esclaves.

*
* *

Des développements qui précèdent il résulte que par sa

(1) Haimann, *Cirenaica*, p. 131-132.

(2) C'est par un procédé analogue que les Européens ont pu faire disparaître dans plusieurs archipels du Grand Océan les habitudes d'anthropophagie. En favorisant dans ces îles le développement du bétail, ils ont rendu de grands services à la cause de l'humanité.

position géographique la Pentapole cyrénéenne pourrait être de nouveau, comme elle l'a été dans le passé, une colonie commerciale de quelque importance (1). En outre, grâce à l'élévation considérable du plateau qu'elle occupe, grâce à la qualité particulière de son sol végétal, grâce à ses heureuses conditions de climat, la Pentapole est appelée à devenir aussi une colonie agricole des plus florissantes. C'est par là surtout qu'elle présente des avantages naturels bien supérieurs à ceux du littoral tripolitain. La côte de la Tripolitaine est en effet une côte basse, de faible relief; les hauteurs qui la bordent sur une assez grande étendue sont trop peu élevées pour en modifier le climat et parvenir à compenser en quelque sorte l'influence de la latitude. Il n'est plus de même sur le territoire propre de l'ancienne Pentapole. Le plateau, qui en constitue la partie de beaucoup la plus vaste, est d'une altitude moyenne assez considérable, largement suffisante pour y déterminer un climat tempéré (2). Son point le plus élevé doit en effet atteindre près de mille mètres, car en parcourant par 909 mètres d'altitude le faîte qui sépare l'oued Feria, tributaire de la Méditerranée, et l'oued Tebiabo, tributaire du désert, G. Rohlfs (3) remarqua de chaque côté de sa route des collines et des montagnes qui dominaient de 100 à 150 mètres la position où il se trouvait. La côte de Marmarique, la côte d'Egypte sont loin de présenter un relief aussi accusé. Dans la première de ces deux régions les voyageurs ne signalent pas de colline qui atteigne 300 mètres de hauteur. Moins élevé encore, le

(1) En 1893 le mouvement total du port de Benghazy s'est élevé à 12 millions de francs environ, dont 5 mill. 1/2 à l'importation et 6 1/2 à l'exportation. — C'est à peine la moitié du mouvement de Tripoli : 27,4 millions en 1892, dont 13,1 à l'importation et 14,3 à l'exportation. (*Esploratore*, IX (1894), p. 204-205.)

(2) Si l'on voulait établir à ce point de vue un parallèle entre la Tripolitaine et la Berbérie occidentale, on pourrait considérer la Pentapole cyrénéenne comme formant en quelque sorte le haut plateau du Sahel tripolitain.

(3) *Von Tripolis nach Alexandrien*, II, p. 27.

talus rocheux qui borde à quelque distance le littoral égyptien ne dépasse pas à son point culminant l'altitude de 144 mètres. Aussi avec ses sommets de 1000 m. (1) et son altitude moyenne de 4 à 500 m. (2), le plateau cyrénéen prend-il des proportions relativement grandioses aux yeux du voyageur qui s'éloigne du littoral pour en gravir les terrasses.

Ce plateau se termine de tous côtés, sauf peut-être du côté du sud (3), par des talus de pente assez marquée : à l'ouest le Djebel Dakar ou Erküb avec des hauteurs de 350^{m} ; au nord le Djebel Akhdar, la « montagne verdoyante », qui forme en certains endroits une muraille escarpée au-dessus du rivage ; à l'est les hauteurs du plateau d'Irasa, au pied duquel s'ouvre la dépression de l'oued Temmimeh. — A l'intérieur le plateau de la Pentapole est fort accidenté, entaillé par de nombreux oueds que séparent des collines aux formes arrondies. Cette diversité de relief n'est pas seulement un élément de beauté pittoresque dans le paysage de la Cyrénaïque, c'est aussi un avantage précieux pour la culture.

(1) Pour Haimann (ouvr. cité, p. 72, 105), le point culminant se trouverait vraisemblablement près de la zaouya de Sidi Mohammed el Homri, par 850 m. d'altitude. — A ce propos, je me permettrai de faire remarquer l'insuffisance ou l'incorrection du tracé de la Cyrénaïque sur la plupart des cartes d'Afrique. Ainsi dans sa carte au $\frac{1}{4.000.000}$ (Gotha, 1885, 10 feuilles) M. Habenicht ne signale pas de cote d'altitude supérieure à 770 mètres. Sur sa carte au $\frac{1}{2.000.000}$, M. Lannoy de Bissy n'inscrit pas de chiffre supérieur à 660 m. De même M. B. Domann sur la carte d'Afrique au $\frac{1}{10.000.000}$ publiée dans la dernière édition de l'Atlas de Stieler (1891). — Pourquoi les cartographes ne tiennent-ils pas compte des indications de Rohlfs et de Haimann ?

(2) Là encore les chiffres varient suivant les observateurs. Le chiffre que j'adopte est une moyenne calculée d'après les évaluations extrêmes : 1.000 pieds anglais, soit 304 m. (Camperio, *Esploratore*, VI (1882), p. 366) ; 1.500 pieds, soit 456 m. (Della Cella, *Viaggio*..., 1819, p. 99, 137) ; 1.800 pieds, soit 547 m. (Beechey, *Proceedings*..., 1828, p. 434).

(3) Sur la carte provisoire annexée à ma thèse latine le rebord méridional du plateau est tracé d'après les cartes de Pacho et de Barth. Il est regrettable qu'aucun voyageur n'ait depuis cette époque traversé le plateau du nord au sud. Rohlfs et Beurmann ont passé à l'ouest du plateau, entre le rebord occidental et la Syrte.

Elle permet en effet de varier les expositions pour les plantes et pour les arbres, ce qui est d'une grande importance pour les cultures délicates, comme celles de la vigne et de la plupart des arbres fruitiers; de plus, elle rend plus régulière la répartition des pluies et atténue dans une certaine mesure les effets pernicieux des vents brûlants du sud.

L'élévation relativement considérable du plateau n'est pas l'unique cause de la richesse agricole de la Pentapole cyrénéenne. Quand on étudie les éléments de cette prospérité, on doit encore tenir compte de la nature toute particulière du sol végétal. Au-dessus de la roche calcaire, qui forme comme l'ossature de la Cyrénaïque, on remarque en beaucoup d'endroits une couche de terre de couleur rougeâtre qui a valu à la Pentapole le qualificatif de Barca, « la Rouge », *Barca el Homra.* Cette couche d'humus n'est pas répartie d'une manière égale; son épaisseur diminue en général du nord au midi. Au sud du plateau la terre rouge disparaît complètement pour faire place à l'arène blanchâtre du désert. L'oued Fareg par 30°30' environ ou le Bir Schimmach par 31°20' formerait la limite (1) entre Barca la rouge (*Barca el Homra*) et Barca la blanche (*Barca el Beïda*).

La diffusion de cette terre rougeâtre semble être partout étroitement liée à la fertilité du sol. Ainsi, d'une manière générale, la richesse du plateau diminue du nord au sud comme l'épaisseur de cet humus d'une nature particulière (2). Dans la région de Merdj, où l'humus rougeâtre fait défaut, le sol devient stérile ou du moins s'appauvrit (3). Ces faits s'expliquent. La coloration rouge de la terre végétale est due à la présence de l'ocre, roche composée en proportions variables d'argile et d'oxyde de fer. Or, si par sa vertu propre il ne contribue en rien à l'alimentation des plantes, l'oxyde de fer

(1) G. Rohlfs, *Bull. Soc. géogr. Paris*, juin 1869, p. 446; — id., *Von Tripolis nach Alexandrien*, II, p. 37-38.

(2) Pacho, *Bull. Soc. géogr. Paris*, vol. IV, 1re série, 1825, p. 285.

(3) Camperio, *Esploratore*, V (1881), p 303.

favorise pourtant d'une manière indirecte les progrès de la végétation. Par la teinte foncée qu'il communique au sol il développe le pouvoir absorbant d'une terre végétale et la réchauffe. Tandis que les terres blanchâtres, — les terres *froides*, — marnes, craies, etc., réfléchissent la chaleur, les terres de couleur foncée, — les terres *chaudes*, — colorées par l'oxyde de fer, les basaltes, les schistes houillers, etc., absorbent la plus grande partie du calorique fourni par l'atmosphère. Il n'est donc pas étonnant que la terre rouge de la Cyrénaïque soit si fertile. Il en est de même dans le *Karst* illyrien, région qui par sa nature géologique offre plus d'un point de comparaison avec le plateau de la Pentapole. On y trouve en effet des lambeaux de terre rouge qui remplissent les fissures et les cavités du calcaire. L'analyse (1) de cette « terra rossa » faite par M. Vierthaler, professeur à Trieste, a montré qu'elle se composait des éléments suivants :

Silice.	75,89 °/₀
Carbonate de chaux	4,40
Carbonate de magnésie	1,60
Sulfate de chaux	0,40
Alumine	5,33
Oxyde de fer.	12,30

La proportion d'oxyde de fer y est, on le voit, fort considérable. D'autres roches en renferment pourtant une quantité encore plus grande. Ainsi les terres foncées provenant de la décomposition des basaltes contiennent parfois 16 °/₀ d'oxyde de fer (2). Pour la Cyrénaïque, il n'existe pas encore, à ma connaissance, d'analyse de ce genre dont les résultats aient été publiés. Mais, quelle que soit la proportion exacte d'oxyde de fer renfermé dans la terre végétale du plateau cyrénéen, il est incontestable que cet humus est la principale

(1) RISLER, *Géologie agricole*, vol. I, 1884, p. 365.

(2) Voyez les résultats d'analyses donnés par M. Risler dans le premier volume de sa *Géologie agricole*.

richesse de la Pentapole. Cette terre rouge si abondamment répandue doit être considérée comme une immense réserve pour la colonisation de l'avenir, réserve encore à peu près intacte, car la charrue de bois des indigènes, qui ne pénètre guère à plus de dix centimètres, ne fait qu'égratigner le sol sans le remuer profondément.

*
* *

Si de l'examen du sol végétal nous passons à l'étude du climat, nous observons de même que la Pentapole est merveilleusement appropriée à la colonisation européenne. Tandis que le littoral tripolitain est remarquable par ses étés très chauds, la Pentapole cyrénéenne jouit, grâce au relief du plateau, d'un climat fort tempéré. C'est ce qui ressort très nettement des indications — encore peu nombreuses — que nous possédons sur ce sujet. Sur les cartes de climat des régions méditerranéennes dressées par M. Fischer (1) le plateau cyrénéen est délimité par les isothermes suivantes :

Isotherme de janvier. . . .	12° à 14	centigr.
— de juillet. . . .	27° à 28°	—
— de l'année. . . .	18° à 20°	—

Quelques termes de comparaison rendront plus sensibles les faits indiqués par ces chiffres. L'isotherme de janvier (12° à 14°) passe également par Malaga, Malte et la côte tripolitaine. Ainsi le plateau cyrénéen n'est pas notablement plus froid pendant l'hiver que le littoral; le voisinage de la mer compense donc l'effet de l'altitude. Par contre, la moyenne de l'année (18° à 20°) est sensiblement inférieure à celle du littoral (20° à 22°) parce que la température d'été du plateau est moins élevée que celle de la côte. De ces faits nous

(1) *Studien über das Klima der Mittelmeerlaender*, 1879, in-4°. — En ce qui concerne la Cyrénaïque, le tracé des isothermes est encore bien incertain ; les observations sont rares et les moyennes ne peuvent être calculées avec précision. L'exploration *scientifique* de ce pays reste encore à faire.

pouvons conclure que deux causes différentes agissent dans une certaine mesure pour préserver la Pentapole des températures excessives. Ces deux causes sont : d'une part l'altitude relativement considérable du plateau, de l'autre le voisinage de la Méditerranée.

Que si nous entrons maintenant dans quelques détails sur les deux saisons extrêmes, nous verrons les mêmes faits se manifester clairement. Les *maxima* signalés par les rares voyageurs qui ont vu la Cyrénaïque pendant l'été n'ont en eux-mêmes rien d'excessif. En juin 1822, Beechey (1) observa à Cyrène 97° Fahrenheit, c'est-à-dire 36° centigr., 11. — Hamilton (2) qui séjourna également à Cyrène pendant deux mois d'été (août-sept. 1852) n'eut pas à enregistrer de température supérieure à 98° Fahrenheit, c'est-à-dire 36° centigr., 66. Ce sont, à peu de chose près, les températures d'été du sud de la France. D'autre part, Hamilton a soin de faire remarquer que les nuits et les matinées sont fraîches. Tous les jours, dit-il, on ressent les bienfaits de la brise de mer (3); ce qui rend la chaleur peu sensible quand on est sous la tente et tout à fait supportable quand on est à cheval. — A Benghazy, ville située sur la côte, la chaleur est naturellement plus intense que sur le plateau. L'été, le thermomètre peut y marquer à l'ombre 35° et même 40° quand souffle le vent du sud, le *ghebli*, si redouté des animaux et des hommes. Il en est de même en Algérie, en Tunisie, et même en certaines régions de la Provence par les temps de siroco. D'ailleurs, ces jours de forte chaleur sont rares ; à Benghazy, on ne compte pas en moyenne plus de trente à trente-cinq jours de *ghebli* pendant toute la saison chaude. En temps normal, dans cette ville qui se trouve au débouché même de la Syrte, c'est-à-dire dans la région peut-

(1) *Proceedings...*, p. 518.

(2) *Wanderings in North Africa*, 1856, in-8°, p. 93. Aussi Hamilton recommande-t-il la région de Cyrène pour une villégiature d'été.

(3) Il faut tenir compte aussi de la direction des vents dominants. L'été, ce sont les vents du N.-E. qui semblent souffler le plus souvent.

être la plus chaude de la Pentapole, car la Syrte est une porte largement ouverte sur le Sahara, le thermomètre se tient d'ordinaire entre 20 et 30° (1). — Sur le littoral et sur le plateau l'Européen n'aurait donc pas à souffrir de chaleurs excessives pendant l'été; rien ne l'empêcherait de se livrer durant cette saison aux travaux ordinaires de la culture, comme il le fait par exemple dans les régions méridionales de la France.

De même que l'été, l'hiver est aussi une saison tempérée. Rarement la température s'abaisse au-dessous du point de congélation (2). Le chiffre le plus bas qu'on puisse relever dans les observations faites par G. Rohlfs pendant son voyage de 1869 n'indique pas un froid bien rigoureux. Le 26 mars 1869, peu de temps avant le lever du soleil, près de Djerdes, localité située au sud-est de Merdj, par 650 mètres d'altitude, le voyageur allemand a noté un froid de — 2° (3). Si l'on tient compte de toutes les circonstances de l'observation : l'heure matinale, la plus froide de toutes ; — la date, le mois de mars fréquemment signalé par des retours offensifs de l'hiver ; — enfin et surtout l'altitude considérable du lieu, 650 mètres, qui surpasse de beaucoup l'altitude moyenne du plateau, on reconnaîtra sans peine que le minimum noté par Rohlfs n'a rien d'extraordinaire. Les agents italiens qui ont résidé l'hiver à Benghazy et à Derna, MM. Bottiglia et Mamoli, ne signalent pas de froids rigoureux pendant cette saison. En tout cas, les cultures principales de la région cyrénéenne, l'olivier, la vigne, les céréales, la plupart des espèces d'arbres fruitiers ne paraissent pas avoir rien à redouter de ces températures d'hiver.

(1) Dr Pasqua, *Revue de géogr.*, VIII (1881), p. 149; — Bottiglia, *Esploratore*, V (1881), p. 277-280.

(2) L'hiver 1892-1893 a été particulièrement rigoureux. Il est regrettable que M. Rossoni, à qui j'emprunte cette information (*C. R. Soc. géogr. Paris*, 1893, p. 378), ne nous ait pas transmis quelques *minima*.

(3) Encore ce chiffre n'est-il pas sûr. Dans les tableaux météorologiques annexés à sa relation, Rohlfs indique + 2° ; dans le texte (II, p. 30), il écrit — 2°.

*
* *

Ce n'est pas seulement par son climat tempéré en toute saison que la Pentapole cyrénéenne se distingue des régions voisines telles que la Tripolitaine et les oasis septentrionales du Sahara; elle s'en distingue encore très nettement par l'abondance relative de ses pluies. La pluie, — très rare dans le désert libyque (1), au sud de la Pentapole, rare dans les autres parties de la Tripolitaine, — est au contraire un phénomène périodique et régulier dans la Cyrénaïque. C'est là, on le comprend sans peine, un des avantages naturels les plus précieux pour la colonisation. Les Libyens qui conduisirent sur le plateau d'Irasa les Grecs de Théra l'avaient parfaitement compris. Là, disaient-ils dans leur langage pittoresque, « le ciel est percé » (2).

Ces pluies sont comme dans les autres pays méditerranéens des pluies d'hiver. Pendant l'été, la précipitation pluvieuse est presque nulle : d'après M. Fischer, elle ne dépasse pas 25 millimètres. Il en est de même dans toute la Méditerranée orientale : ainsi, par exemple, sur les côtes d'Anatolie, où l'on ne compte qu'un jour ou deux de pluie pendant la saison chaude, sur le littoral d'Egypte où la sécheresse de l'été est absolue. Les plateaux de l'Espagne, la Sicile, la Grèce, la Syrie se trouvent aussi dans des conditions à peu près semblables. Cette sécheresse d'été est loin d'être aussi préjudiciable à la culture qu'on le croirait tout d'abord; elle est compensée d'une part par l'abondance des rosées (3), de l'autre par l'irrigation artificielle. Grace à cette double ressource, grâce à l'action combinee de la nature et de l'homme, la Pentapole n'est pas un désert pendant la saison sèche. Les arbres fruitiers des régions tem-

(1) W. Jordan, *Physische Geographie und Meteorologie der Libyschen Wüste*, p. 134-137.

(2) Hérodote, IV, 158. — Voyez aussi Pindare, *Pyth.* IV, 52.

(3) Pline, *Hist. nat.*, XVIII. 21, 50; — Hamilton, *Wanderings...*, p. 94. Le Sahara est au contraire presque entièrement privé de rosée. Cf. Schirmer, *Le Sahara*, p. 66.

pérées y prospèrent, et çà et là de riches vergers, comme ceux des jardins de Derna, évoquent parfois dans l'imagination du voyageur le souvenir de la merveilleuse oasis de Damas (1). L'irrigation bien entendue produit les résultats les plus satisfaisants, et il ne dépend que de l'homme de créer en Cyrénaïque de petites oasis aussi florissantes que les *huertas* de l'Espagne et les *conques* de la Sicile et de la Morée. Il suffirait pour cela de réparer et de développer les travaux d'irrigation entrepris par les anciens, ces citernes, ces réservoirs, ces aqueducs, ces barrages, dont les restes grandioses attirent encore l'attention des voyageurs.

Si les pluies d'été sont rares, les pluies d'hiver sont en retour fort abondantes. Amenées par les vents du sud-ouest qui prédominent pendant l'hiver (2), elles durent généralement pendant cinq mois, depuis les mois d'octobre et de novembre jusqu'à l'équinoxe de printemps. D'ordinaire elles ne sont pas continues, et les périodes de pluie sont séparées par des périodes de beau temps. A Benghazy on compte à peu près de cinquante-cinq à soixante jours de pluie répartis sur cinq mois de saison humide, soit en moyenne deux jours de pluie sur cinq (3). Parfois cependant les pluies persistent pendant un temps plus ou moins long et peuvent en certains cas compromettre la récolte (4). Parfois aussi elles tombent avec une telle violence qu'elles causent de grands dommages. Il arrive ainsi que les rues de Benghazy se transforment en ruisseaux et que des maisons mal bâties s'effondrent sous ces averses diluviennes. Si les villes ont à souffrir de ces intempéries, les campagnes du moins en retirent quelque avantage, car ces énormes quantités de pluie augmentent notablement la réserve des sources. Les pluies de mars surtout ont une

(1) Hamilton, *Wanderings...*, p. 117.

(2) De même à Tripoli. Cf. Schirmer, ouvr. cité, p. 35-37.

(3) Pasqua, *Revue de géogr.* VIII (1881), p. 148-149.

(4) Ainsi en janvier et février 1893. (Rossoni, *C. R. Soc. géogr. Paris*, 1893, p. 379.)

importance capitale pour la culture, elles déterminent l'abondance de la récolte (1).

Il nous reste à évaluer d'une manière approximative la quantité annuelle de pluie répartie sur la Cyrénaïque : recherche délicate et difficile, car il n'existe pas, à notre connaissance, d'évaluations faites d'après des observations directes. M. Fischer (2) admet les chiffres suivants :

Alexandrie d'Egypte.	0m 215 ;
Biskra	0m 221 ;
Oasis du Sahara septentrional. . .	0m 200 à 0m 350 ;
Plateau de Judée (Jérusalem). . .	0m 475 ;
Plateaux d'Algérie, Espagne, Asie Mineure ; plateau de Barca . . .	0m 300 à 0m 500.

On voit d'après ce tableau que la Pentapole cyrénéenne est plus favorisée par la nature que les régions voisines. Le contraste devient encore plus frappant si l'on fait subir aux chiffres de M. Fischer les corrections rendues nécessaires par de récentes observations (3).

Cette moyenne de 0m 350 à 0m 500 de pluie varie évidemment suivant les lieux. Tous les points de la Pentapole ne reçoivent pas la même quantité de pluie annuelle. D'une manière générale, la pluie diminue du nord au sud et progressivement, à mesure que l'influence de la mer et celle du relief deviennent moins sensibles ; elle augmente de l'est (4) à l'ouest, à mesure que l'altitude du sol devient plus considérable. Il est à remarquer que la richesse de la flore suit la

(1) Mamoli, *Esploratore*, VII (1883), p. 196. — Le proverbe provençal : « pluie d'avril remplit le grenier » pourrait donc, sauf une légère modification, s'appliquer à la Pentapole cyrénéenne.

(2) Ouvr. cité, *passim*.

(3) J. Hann, *Meteorol. Zeitschrift*, 1893, p. 467-471. Une série d'observations récentes faites pendant plusieurs années à Ayata (33° 30′ nord) et à Ghardaïa (32° 35) donne pour la première de ces localités une moyenne de 0m 124, pour la seconde 0m 114. Les évaluations de Fischer seraient donc trop élevées pour plusieurs oasis du Sahara septentrional.

(4) Des frontières de l'Egypte au plateau de Barca.

même progression. Tandis que les botanistes n'ont pas trouvé à Tobrouq plus de 220 à 224 espèces, ils en ont signalé plus de 600 dans la Cyrénaïque.

En résumé, la Pentapole cyrénéenne, véritable oasis délimitée par la mer et le désert, est arrosée par d'abondantes pluies d'hiver; elle doit cet avantage inappréciable au relief de son sol et au voisinage de la Méditerranée. Tous les vents, sauf les vents du sud issus du Sahara, y arrivent chargés de vapeurs humides qui se condensent nécessairement sur les montagnes du plateau. En outre, comme ce plateau présente le plus souvent une série de terrasses étagées (1) et qu'il est à l'intérieur fort accidenté, les eaux de pluie s'y trouvent réparties un peu partout et d'une manière plus égale. Cette heureuse disposition est de nature à attirer l'attention des colons sur une terre si bien appropriée par les qualités du sol et du climat au travail de l'agriculteur.

*
* *

Du régime des pluies dépend directement le régime hydrographique (2) d'un pays. La Pentapole, région de pluies d'hiver, ne possède que des cours d'eau torrentiels. Les fleuves (ποταμός) que mentionnent les écrivains anciens ne sont que des *ouadi*, ravines desséchées pendant l'été, torrents impétueux après les pluies d'hiver. L'oued Temmimeh, le *Paliurus* des anciens, ne fait pas exception à cette règle. Dès le mois de juin on n'y voit plus que des flaques d'eau bourbeuse. Ailleurs, on ne trouve pas une goutte d'eau à la surface; le sable recouvre le courant profond et le protège contre l'évaporation. La pente du terrain, les bouquets de lauriers-roses indiquent seuls l'humidité cachée sous le sable. — Par contre,

(1) Hérodote (IV, 199) avait déjà fait cette observation pour le plateau de Cyrène. Le fait est plus général, et la remarque pourrait s'appliquer à une grande partie de la Pentapole.

(2) Voyez pour de plus amples développements le chapitre v de la thèse latine déjà citée.

les sources sont abondantes comme dans la plupart des pays calcaires. Les eaux de pluie absorbées par les fentes du calcaire reparaissent à la surface au contact des couches imperméables et au pied des collines. C'est ainsi qu'au dire des indigènes la Pentapole ne possède pas moins de 360 sources (1). Le littoral, le plateau en sont richement pourvus. A Derna, deux sources puissantes fécondent les plus beaux jardins de la Cyrénaïque (2). Il serait facile d'en tirer aussi parti pour l'industrie ; les gens de Derna auraient en effet tout intérêt à travailler eux-mêmes les laines qu'ils exportent. — Cyrène elle-même n'est pas moins riche en eaux souterraines. Trois sources principales y fournissaient aux anciens Cyrénéens une eau claire et abondante. L'une d'elles, qui nourrit une belle végétation, a reçu des indigènes le nom gracieux d'*Ain bou Ghadir* , « mère de la verdure ». Une autre, la source d'Apollon, mérite encore par sa limpidité et sa fraîcheur les éloges qu'en ont faits les anciens. Cette région de Cyrène paraît être d'ailleurs la plus riche en eaux de sources (3). Située à peu de distance de la mer et sur un des points culminants du plateau, elle reçoit sans doute une quantité de pluie considérable. Les ruines y sont nombreuses, et tout nous autorise à supposer que la population y devait être fort dense. Cette grande prospérité dans le passé est la meilleure des garanties pour l'avenir.

Mais toutes les eaux ne sont pas des eaux vives. Dans la Pentapole, comme dans la plupart des régions insuffisamment cultivées, on rencontre assez souvent de ces dépressions à fond marécageux d'où se dégagent des miasmes putrides. Telle était sans doute l'origine de ces fièvres (4) dont souffraient les Cyrénéens. C'est ce qu'indique très clairement un pas-

(1) Pacho, *Bull. Soc. géogr. Paris*, IV (1825), p. 285.

(2) Barth, *Wanderungen durch die Küstenlaender des Mittelmeeres*, p. 477.

(3) Camperio, *Esploratore*, V (1881), p. 10-18.

(4) Antiphane dans Athénée, *Deipnosoph.*, III, 58.

sage (1) des *Lettres* de Synésius. — De nos jours cette *malaria* sévit encore et fait des victimes. Pour remédier à ces inconvénients, il faudrait ménager partout l'écoulement des eaux, et par endroits préparer le sol avant de le cultiver. La Pentapole peut être considérée comme une terre vierge; si l'on y rencontre tous les avantages attachés à cette situation privilégiée, on peut s'attendre aussi à y trouver quelques-uns de ces désavantages inhérents à la nature que le travail de l'homme n'a pas encore améliorée. Mais en général le climat de la Cyrénaïque est un climat sain. Située entre la mer et le désert, la Pentapole ne possède en elle-même aucun élément d'insalubrité. Sans doute la peste (2) y a exercé plus d'une fois ses ravages, sans doute aussi les ophthalmies et les maladies de peau y sont fréquentes; mais c'est à l'oubli des lois les plus élémentaires de l'hygiène, au genre de vie des habitants, à l'homme enfin plus qu'à la nature qu'il faut attribuer ces maux. Les émanations salines du littoral, l'air pur du plateau, la sécheresse du sol pendant l'été, tout concourt à faire du climat de la Cyrénaïque un climat des plus salubres (3) pour l'Européen.

* * *

L'étude du sol et du climat nous amène naturellement à l'étude des produits naturels, minéraux et végétaux, qui dépendent directement, les minéraux, de la constitution du sol, les végétaux de la nature du sol et de celle du climat. Pays de formation exclusivement calcaire, privé, à ce qu'il semble, de roches éruptives, la Pentapole ne renferme pas de richesses métalliques. Par contre, la pierre s'y rencontre partout en grande abondance; cette pierre est une roche calcaire de couleur blanchâtre, si molle et si tendre qu'elle peut être rayée par l'ongle. On comprend dès lors que les anciens aient laissé

(1) Lettre 113, édit. Petau, p. 254-255.

(2) Dr L. Arnaud, *Essai sur la peste de Benghazy*, in-8, 1886, 96 p.

(3) Théophraste, *De causs. plant.*, VI, 27; — Haimann, *Cirenaica*, p. 109-110.

dans ce pays de si nombreuses traces de leur passage; nulle part la roche n'opposait au ciseau une grande résistance. Hypogées creusés dans le roc pour la sépulture des morts, routes entaillées dans la pierre, demeures souterraines, aqueducs, réservoirs, citernes, forteresses et tours de défense, temples, édifices civils, toutes ces manifestations du travail accompli dans l'antiquité montrent jusqu'à quel point les anciens colons de la Pentapole avaient su tirer parti de cette richesse naturelle. Aujourd'hui encore on voit ouvertes à peu de distance des villes ruinées les carrières exploitées par les Grecs et les Romains. Les colons de l'avenir n'auront qu'à suivre cet exemple, ils trouveront partout de la pierre pour bâtir. — La houille semble faire complètement défaut; du moins jusqu'ici aucun voyageur ne l'a signalée (1). — Quant au sel des étangs voisins de la mer, il est régulièrement exploité. En 1886 l'exportation totale a atteint le chiffre de 14 millions de kilogrammes, valant plus d'un million de francs. Il serait facile de développer cette industrie et de tirer des salines trois fois plus de sel qu'elles n'en produisent actuellement (2). Le produit, qui est d'assez bonne qualité, est exporté en Turquie, en Syrie et en Grèce. Il ne semble pas que les marchands de Benghazy aient le moindre intérêt à le porter au Soudan. La marchandise par elle-même n'a pas assez de prix pour supporter les frais de si longs et si coûteux voyages par caravane. D'ailleurs le Sahara possède plusieurs dépôts de sel beaucoup plus rapprochés du Soudan que les salines de la côte méditerranéenne et qui suffisent largement à approvisionner les marchés de l'Afrique centrale.

A défaut de richesses minérales, la Cyrénaïque offre du

(1) Le seul témoignage relatif à l'existence possible de la houille en Cyrénaïque est celui d'un indigène et n'a que la valeur d'une pure supposition. Il se pourrait, écrit Hag Ahhmar (*Esploratore*, IV, 1880, p. 309) que la Cyrénaïque renfermât des mines de charbon de terre. Le fait reste encore à vérifier.

(2) Mamoli, *Esplorazione commerciale*, I (1886), p. 18-19; II (1887), p. 83.

moins une grande variété de richesses végétales. Ce fait, que j'ai démontré ailleurs (1), indique clairement que la Pentapole cyrénéenne est avant tout un pays agricole. Située sur les bords de la Méditerranée et aux portes du désert, la Cyrénaïque présente dans sa flore un dualisme bien marqué : par ses céréales, par la plupart de ses espèces d'arbres fruitiers, par ses essences forestières, par ses maquis elle se rattache directement aux pays méditerranéens ; — par ses palmiers, par ses plantes épineuses elle touche déjà aux régions sahariennes. C'est ce qui explique le nombre considérable des espèces cataloguées par les botanistes (2).

Les céréales doivent tout d'abord attirer notre attention. Comme la Tunisie et l'Egypte, la Pentapole peut produire des récoltes abondantes. Le blé y donne des produits remarquables, bien que les procédés de culture soient encore bien imparfaits. L'usage des engrais est inconnu aux indigènes, et la charrue arabe ne fait qu'égratigner le sol, sans le remuer profondément. Néanmoins, il n'est pas rare que l'indigène obtienne en blé et en orge des rendements bien supérieurs à ceux que nous obtenons en France (3). On sait qu'à ce point de vue la Cyrénaïque partageait dans l'antiquité la réputation de la Byzacène. Toute réserve faite sur les exagérations (4) des écrivains anciens, on ne peut nier que la culture des céréales ne puisse être une source de bénéfices considérables (5) pour les futurs colons. Le blé, l'orge, le maïs et

(1) Voyez ch. VIII de la thèse latine citée plus haut.

(2) Le catalogue d'Ascherson, publié en 1881 à la suite de la relation du voyage de Rohlfs aux oasis de Koufra (*Kufra*, p. 507-552), renferme la nomenclature de 493 espèces. Aujourd'hui le nombre des espèces connues dépasse peut-être 700. Dans la seconde édition du livre de Haimann publiée en 1886 (*Cirenaica*, p. 209), ce nombre est déjà de 625.

(3) Ch. Maumené, *Bull. Soc. géogr. commerc.*, XII (1890), p. 118.

(4) Cf. ma thèse latine, p. 100.

(5) Quand les pluies tombent à propos, c'est-à-dire au moment de la germination, il n'est pas rare de compter de 45 à 50 épis pour un seul pied d'orge ou de blé. (Pasqua, *Revue de géogr.*, VIII, p. 147.) Cette fertilité exceptionnelle s'explique par le fait que l'indigène ne sème guère que dans un sol vierge.

l'avoine donnent les meilleurs résultats. La récolte de blé est en partie destinée à l'exportation dans les ports de Malte et de l'Italie. L'orge est au contraire entièrement consommée dans le pays ; elle sert à la nourriture de l'homme et à celle des animaux. Le maïs et l'avoine n'ont qu'une importance secondaire.

La Pentapole n'est pas seulement un pays de céréales, elle est aussi un pays de pâturages. Partout où l'on rencontre de l'eau, on trouve des pâturages, le long du littoral et sur le plateau. Aussi la Cyrénaïque était-elle célèbre dans l'antiquité par ses troupeaux. Le cheval, le bœuf, la chèvre, le mouton y paissaient en grand nombre. Le cheval surtout jouissait d'une grande réputation chez les anciens (1). Les vers de Pindare l'ont immortalisé. Ces chevaux, illustrés par tant de victoires dans les jeux publics, étaient des bêtes de race, rapides à la course et d'une grande résistance à la fatigue. Un texte de Synésius (2) nous laisserait entendre que ces robustes coursiers étaient plus remarquables par la force que par la distinction des formes et qu'ils manquaient peut-être d'élégance. Ce léger défaut n'enlevait rien à leur valeur propre, et les chevaux cyrénéens pouvaient hardiment disputer le prix à leurs rivaux. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; l'espèce chevaline est actuellement en pleine décadence. Sans doute le cheval de Barka n'a pas entièrement perdu certaines qualités de ses ancêtres ; il est toujours comme le cheval de Libye (3) plein de vivacité, agile, rapide, robuste à la peine, capable à l'occasion de rester trois jours sans boire, mais il est petit, maigre, d'apparence chétive. Il faudrait améliorer l'espèce par des soins intelligents, par des croisements et par les procédés habituels de l'élevage.

Comme dans l'antiquité, la Cyrénaïque produit encore des bœufs (4). Les peaux et les cuirs que les marchands génois du

(1) Cf. les textes réunis dans ma thèse, p. 84 et suiv.
(2) Lettre 40, édit. Petau, p. 180 BC.
(3) Appien, *Puniques*, VIII, 100 ; — Strabon, XVII, 3, 7.
(4) Cf. les textes que j'ai indiqués dans ma thèse, p. 88-89.

moyen âge venaient chercher à Benghazy sont aujourd'hui exportés en Egypte. La race est svelte et de petite taille, la viande est souvent de qualité médiocre, car les pâturages souffrent beaucoup des chaleurs de l'été (1). Le voisinage de Malte assure en tout temps aux propriétaires un large marché pour la vente de leurs troupeaux.

Le petit bétail, chèvres et moutons, est encore une des grandes ressources de la Pentapole. Là, comme partout ailleurs, l'élevage de la chèvre est l'industrie des pays pauvres. Avec le lait de chèvre mélangé au lait de brebis les nomades préparent une sorte de beurre qui se vend dans l'île de Crète (2). Le poil de l'animal est utilisé pour la fabrication des tentes. — Le mouton est d'ordinaire vendu en Egypte. La route des oasis que suivent les troupeaux entre la mer et le désert ne manque au printemps ni de pâturages ni de sources, grâce aux pluies d'hiver. Quant à la laine, elle est transportée d'abord à Benghazy, puis à Tripoli où les Anglais viennent en prendre livraison. Cette laine subit au lavage un déchet de 60 °/₀, tant elle est mélangée de matières étrangères ; de plus, il est très difficile de la débarrasser des particules de sable fin (3) dont elle est imprégnée. Les indigènes auraient sans doute tout intérêt à traiter eux-mêmes les laines de leurs troupeaux, mais leur insouciance est si grande qu'ils préfèrent payer tribut à l'étranger plutôt que de tirer parti de leurs richesses. C'est de la Tunisie qu'ils font venir leurs manteaux de laine, et les filatures de Benghazy sont dirigées par des Tunisiens de l'île de Djerba (4).

Les nomades de l'intérieur, qui tirent parti de leurs troupeaux, négligent complètement l'exploitation des bois. Sans doute la Cyrénaïque n'est pas, à proprement parler, une

(1) HAIMANN, *Cirenaica*, p. 117.

(2) *Id., ibid.*, p. 117 ; — MAMOLI, *Esploratore*, V (1881), p. 286.

(3) Les indigènes prétendent que ce sable préserve les toisons des parasites.

(4) HAIMANN, *Cirenaica*, p. 132.

région forestière, elle ne paraît même pas l'avoir jamais été (1); mais, néanmoins, les voyageurs modernes y signalent des bouquets d'arbres, des taillis et des essences forestières dont l'industrie européenne pourrait faire son profit. Les conifères surtout y sont assez largement représentés; le pin, le pin d'Alep, le cèdre, le cyprès (2) s'y rencontrent fréquemment surtout dans le Djebel Akhdar, sur le rebord septentrional du plateau et à une faible distance de la mer. Non moins précieux que le cyprès, le genévrier de Phénicie (*juniperus phoenicea* ou *lycia*), également répandu dans les forêts du Djebel Akhdar, se recommande par la dureté de son bois qui le rend propre aux travaux d'ébénisterie. Les indigènes l'utilisent aussi pour la charpente. Cet arbre, qui correspond peut-être au *thyon* ou *citrus* des anciens (3), si renommé dans l'industrie de luxe, mériterait sans doute d'être largement répandu dans l'Europe méridionale.

Les arbres fruitiers ont une valeur économique encore plus grande, car la Pentapole cyrénéenne n'est pas éloignée de deux marchés largement ouverts: Malte et l'Egypte. Sans parler de la culture si lucrative des primeurs, culture que le climat de la Pentapole n'interdit en aucune manière, qu'il favorise même, nous croyons que le colon européen trouverait dans la simple exploitation de ces richesses naturelles une source abondante de profits. L'olivier, par exemple, est complètement négligé dans l'intérieur du plateau et même souvent sur la côte. Près de Derna, Haimann (4) a remarqué de nombreux bouquets d'oliviers sauvages. Bien qu'abandonnés depuis longtemps, ces arbres continuent néanmoins à porter

(1) Voyez thèse latine, p. 104 et suiv.

(2) Rohlfs (*Von Tripolis nach Alexandrien*, II, p. 6) parle de cyprès de 150 pieds de hauteur. Ce conifère atteint dans les régions de la Méditerranée orientale une taille extraordinaire. Tous les voyageurs admirent les cyprès des cimetières de Constantinople et des campagnes de l'Asie Mineure.

(3) Voyez thèse latine, p. 106-107.

(4) *Cirenaica*. p. 12.

des fruits abondants que les Bédouins abandonnent à leurs troupeaux. Non seulement ils ne sont plus entretenus par l'homme, ils sont même souvent maltraités par la main du nomade comme ils le sont par la dent de la chèvre. Aujourd'hui Benghazy et Derna sont presque les seuls points de la Cyrénaïque où l'olivier soit cultivé. Partout ailleurs, à Zaouani, à l'oued Zeitoun, à Mrsid, à Benigdem, cet arbre précieux reste à l'état sauvage (1). Quelle abondante source de richesse pour les colons de l'avenir !

La culture de la vigne serait, elle aussi, susceptible de recevoir de grands développements. A Benghazy, à Derna, le raisin est de bonne qualité, doux, agréable au goût; dans les jardins qui entourent ces deux villes on peut cueillir des grappes dès le mois de juillet. Cette précocité du raisin pourrait être exploitée avec profit sur les marchés de l'Europe. Le vin, un des produits de l'ancienne Cyrénaïque (2), est aujourd'hui d'une consommation très restreinte. Les indigènes n'en usent guère; l'influence toute-puissante des Snoussi a ramené un grand nombre d'entre eux à l'observance rigoureuse des préceptes de l'islam. Seuls les chrétiens, qui sont en petit nombre, produisent et consomment du vin. Là encore l'activité des colons pourrait sans doute trouver à s'exercer avec succès.

L'olivier, la vigne, ne sont pas les seules espèces de la flore méditerranéenne qui soient représentées sur le sol de l'ancienne Pentapole. Les arbres fruitiers des régions tempérées de l'Europe, presque tous (3) sans exception, y donnent

(1) Haimann, ouvr. cité, p. 12, évalue à 200.000 le nombre des oliviers sauvages de la Cyrénaïque. Sans attacher grande importance aux chiffres de ce genre, nous croyons pourtant qu'il est bon de les rappeler ; ils donnent une idée sensible du fait qu'ils expriment.

(2) Voyez thèse latine, p. 110-111.

(3) Le noyer qui, au témoignage de Scylax (§ 108), se trouvait dans le jardin fameux des Hespérides, ne se rencontre plus aujourd'hui en Cyrénaïque. Pacho (*Voyage dans la Cyrénaïque..*, p. 239) l'affirme nettement, et Ascherson ne mentionne pas le noyer dans son catalogue de la flore cyrénéenne, Le noyer cependant existait encore au moyen âge dans le territoire de

également de bons produits. Figuiers, mûriers blancs, pommiers, abricotiers, poiriers, cognassiers, pêchers, amandiers, sont de nature à être améliorés encore par une culture intelligente. L'oranger, le citronnier, le grenadier sont depuis fort longtemps acclimatés en Cyrénaïque et y réussissent à merveille.

Les espèces que nous venons d'énumérer appartiennent à la flore de l'Europe méridionale; d'autres, le palmier, le bananier, ont un caractère nettement africain. Les palmiers abondent dans les oasis du sud de la Cyrénaïque; il y en a peut-être 200.000 dans le groupe d'Audjila et de Djalo (1). Sur le territoire propre de la Pentapole, cet arbre est au contraire d'une rareté relative; on n'en trouve guère qu'à Benghazy et à Derna. A Benghazy les dattes sont médiocres, à Derna elles sont excellentes (2). — Dans les jardins de Derna on récolte également des bananes de bonne qualité (3); on n'en trouve pas ailleurs. Ces magnifiques bananiers de Derna annoncent déjà les régions chaudes de l'Afrique.

Les cultures industrielles peuvent être également essayées ou développées dans la Pentapole cyrénéenne. Ainsi nous savons par les témoignages anciens que le safran de Cyrénaïque jouissait d'une certaine réputation. Aujourd'hui encore le safran est fort répandu dans toute la Tripolitaine; mais comme sur le marché de Tripoli il coûte plus cher que le safran d'Italie, il n'est pas pour le moment l'objet de transactions de quelque importance. — Comme par le passé les roses de Cyrène, roses rouges et roses blanches, donnent lieu à la fabrication de produits parfumés pour lesquels les Orientaux ont toujours eu un goût très prononcé. — Men-

Barca. El Bekri, qui vivait au XI[e] siècle après Jésus-Christ, le cite expressément dans sa *Description de l'Afrique septentrionale* (trad. de Slane, 1859, in-8, p. 13).

(1) Hérodote, IV, 182, mentionne déjà les dattes d'Audjila (Αὔγιλα).

(2) Haimann, *Cirenaica*, p. 114. Cf. aussi thèse latine, p. 114.

(3) Thèse latine, p. 114.

tionnons encore, comme des cultures appropriées au sol et au climat de la Pentapole, celles du lin, du chanvre, de la garance, du tabac, de la canne à sucre et du coton. Ces cultures sont encore pour la plupart bien peu développées ; plusieurs sont même abandonnées. Aux économistes et aux colons il appartient de décider dans quelle mesure il serait avantageux d'en entreprendre l'exploitation.

*
* *

Des développements qui précèdent il résulte que la Pentapole cyrénéenne est de toutes les régions du littoral tripolitain celle qui offre le plus d'avantages à la colonisation européenne. Sans doute, au point de vue commercial, Benghazy ne peut lutter avec Tripoli ; c'est à Tripoli que s'ouvre la route de commerce la plus courte et la plus facile sur le Bornou et le Soudan central. Mais, ne l'oublions pas, la Cyrénaïque, elle aussi, a été dans le passé un des grands marchés fréquentés par les caravanes de l'Afrique intérieure. La route de Benghazy au Wadaï par Audjila et Koufra, bien qu'elle soit beaucoup plus difficile que la route de Tripoli au lac Tchad par les oasis du Fezzan et de Kaouar, n'en a pas moins été dans l'antiquité une des voies principales du commerce transsaharien. En outre, et c'est là que la supériorité de la Pentapole cyrénéenne sur toute autre région du littoral tripolitain est le mieux marquée, le climat tempéré de la Cyrénaïque, la richesse de son sol, la variété de ses produits agricoles méritent de fixer l'attention de tous ceux que préoccupe l'expansion coloniale des races européennes. Les autres districts de la Tripolitaine ne peuvent être que des colonies de commerce ; seule, dans cette partie de l'Afrique, la Pentapole cyrénéenne peut être tout à la fois une colonie commerciale et agricole.

Ajoutons enfin que d'autres considérations doivent être invoquées en faveur de la colonisation de ce pays. La région de Barka est aujourd'hui entièrement soumise à l'influence des Snoussi qui, avec un soin jaloux, en interdisent rigoureuse-

ment l'exploration aux voyageurs européens (1). Cette action, aujourd'hui souveraine, ne date pas d'hier. Il y a plus de quarante ans, en 1852, l'Anglais Hamilton eut déjà à souffrir du fanatisme que les Snoussi savent inspirer à leurs partisans. Depuis, la domination de cette secte musulmane n'a fait que grandir rapidement. Les Snoussi d'ailleurs ont suivi une ligne de conduite des plus habiles; ici ils ont rétabli des puits anciens, ailleurs ils en ont creusé de nouveaux; ailleurs encore ils ont renoué des relations commerciales et rétabli la paix entre des tribus ennemies; partout enfin ils ont fait preuve d'intelligence pour gagner à leur cause les peuples de l'Afrique du Nord. Leur grand centre d'action, la résidence de leur grand-maître, Djaraboub, se trouve située près des frontières orientales de la Cyrénaïque. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les Snoussi soient devenus si puissants dans le pays de Barka. Le regretté Duveyrier, qui contribua plus que tout autre géographe à signaler à l'Europe le péril snoussi, cite, dans son mémoire, 38 *zaouyas*, c'est-à-dire 38 foyers de propagande active (2). Toute la région voisine de Djaraboub à Rhat et à Ghadamès et de Djaraboub à Koufra est également inféodée au *snoussisme*. Dans la Pentapole l'influence de la secte est si puissante qu'elle a pu modifier dans une certaine mesure les mœurs des indigènes. C'est ainsi que les nomades de l'intérieur ont renoncé à certaines coutumes d'hospitalité primitive que réprouve la morale; c'est ainsi encore qu'à Derna, où il y a des vignes, le vin et le raisin sont à très bas prix, parce que la population musulmane observe plus rigoureusement qu'ailleurs les préceptes du Coran. C'est encore pour le même motif que la majeure partie de la population de Benghazy a renoncé, dit-on,

(1) Un Anglais, M. Weld Blundell, se trouve en ce moment en Cyrénaïque. Dans une lettre adressée à la Société de géographie de Londres (*Geogr. Journal*, février 1895, p. 168) il annonce qu'il se propose de visiter la côte et qu'il tentera peut-être de pénétrer dans l'intérieur.

(2) *Bull. Soc. géogr. Paris*, 2me trim. 1884.

à l'usage du tabac (1). Qui connaît les habitudes de l'Orient reconnaîtra sans peine à ce trait que les Snoussi jouissent sur les indigènes d'un ascendant bien extraordinaire pour avoir réussi à leur imposer un si grand sacrifice.

L'influence des Snoussi est, à n'en pas douter (2), le principal obstacle qui s'oppose au développement de l'influence européenne dans la Cyrénaïque. Pour le moment, l'obstacle paraît difficilement surmontable. Mais les circonstances peuvent changer. L'Afrique, qui, suivant le proverbe des anciens, offre toujours quelque chose de nouveau, n'est pas plus que l'Europe à l'abri des révolutions. — En outre, les puissances européennes, intéressées à la décadence des Snoussi, peuvent, dans une certaine mesure, préparer elles-mêmes l'avenir. La capitale des Snoussi, Djaraboub, est située au milieu du désert, à plusieurs journées de la mer. C'est du port de Tobrouq que le mahdi snoussi reçoit en contrebande les armes, la poudre, toutes ses munitions de guerre et ses approvisionnements. Or serait-il impossible d'exercer une surveillance rigoureuse sur ces débarquements? Le port est inhabité; la région voisine est trop pauvre pour permettre à des détachements snoussis d'y séjourner longtemps pour la protection de leurs convois. Ainsi privé des arrivages de Tobrouq, le mahdi

(1) Dr Pasqua, *Revue de géogr.*, VIII (1881), p. 147.

(2) Un Italien, M. Mamoli, a émis sur l'influence des Snoussi et le caractère de leur propagande des idées que nous sommes bien loin de partager, mais que nous signalons à nos lecteurs pour les tenir au courant de la question. Duveyrier aurait, dit-il, singulièrement exagéré l'influence et le rôle de cette société. Les agents de la France à l'étranger auraient encouragé ces exagérations pour grandir leur propre rôle! En réalité, un gouvernement fort n'aurait pas à s'inquiéter de cette confrérie, car, par son caractère, cette association est une association pacifique, nullement agressive. — Sans insister ici sur le côté paradoxal de l'opinion de M. Mamoli, nous nous bornerons à faire remarquer qu'elle ne paraît guère pouvoir se concilier avec l'histoire des événements survenus dans les dernières années. M. Mamoli n'a, d'ailleurs, croyons-nous, converti personne à ses idées. Cf. *Esplorazione commerciale*, III (1888), p. 325-6; IV (1889), p. 231.

serait réduit à aller s'approvisionner jusque dans le Soudan ! Car, d'un autre côté, les ports de l'Egypte et de la Tripolitaine pourraient être encore plus facilement surveillés que celui de Tobrouq.

N'insistons pas davantage sur ces considérations qui nous entraîneraient hors du domaine de la géographie que nous n'avons pas quitté jusqu'à présent. Mais est-il nécessaire d'ajouter que la France, celle de toutes les puissances européennes qui possède aujourd'hui la part d'influence la plus grande dans l'Afrique du Nord, ne peut en aucune manière se désintéresser de ce qui se passe dans la Cyrénaïque? Bientôt une nouvelle question coloniale va se poser; depuis plusieurs années, surtout depuis l'établissement du protectorat français en Tunisie, les ambitions d'une nation rivale se dessinent très nettement. De l'autre côté des Alpes, la question de la Tripolitaine préoccupe toujours vivement les esprits; nous ne pouvons donc fermer les yeux sur les événements qui peuvent se produire si près de l'Europe. Quelles que soient les destinées futures de la Cyrénaïque, il importe beaucoup, pour le maintien et l'extension de notre influence en Orient, que l'opinion publique en France songe de temps en temps à ces graves problèmes de colonisation méditerranéenne.



Lyon. — Imp. Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

Le Continent Austral, hypothèses et découvertes, in-8, 1893, 490 pages. — Paris, A. Colin et Cie édit. — Ouvrage couronné par la Société de géographie en 1895 (prix Jomard).

Quid de natura et fructibus Cyrenaicæ Pentapolis antiqua monumenta cum recentioribus collata nobis tradiderint, in-8, 1894, 138 pages et carte. — Paris, A. Colin et Cie édit.

La Crau (*Annales de géographie*, 15 janvier 1893).

Article **Geographia** dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio (sous presse).



Lyon. — Imp. Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.





